**Séance 2. Villes humaines, villes inhumaines.**

**Objectifs :**

* *Accompagner un personnage romanesque («Le ventre de Paris » E. Zola) dans sa rencontre avec l’univers urbain de Paris en étudiant les procédés littéraires qui précisent son jugement sur ce qu’il découvre.*
* *Observer et étudier le regard que porte un écrivain du 19ième siècle sur la ville, comme symbole de modernité à travers l’étude d’un extrait de son œuvre poétique et procéder à une lecture analytique à travers l’étude des figures de style pour préciser le regard enchanté ou désenchanté de l’écrivain sur la ville.*
* *Confronter deux mouvements littéraires et artistiques, le naturalisme et le symbolisme.*
* *Ecrire la « voix off » d’un personnage de BD qui regarde sa ville avec amertume et perplexité.*
* **Rencontrer : Un personnage dans Paris.**

Extrait du chapitre 1. Le ventre de Paris Zola.

*Florent vient de passer dans les Halles à les parcourir en tous sens, dans l'espoir de retrouver son frère. Exténué par son voyage et par la découverte de ce lieu si nouveau pour lui, il atteint ici au paroxysme des sensations et des sentiments que le marché couvert peut procurer.*

Il n’eut plus qu’une pensée, qu’un besoin, s’éloigner des Halles. Il attendrait, il chercherait encore, plus tard, quand le carreau serait libre. Les trois rues du carrefour, la rue Montmartre, la rue Montorgueil, la rue Turbigo, l’inquiétèrent : elles étaient encombrées de voitures de toutes sortes ; des légumes couvraient les trottoirs. Alors, il alla devant lui, jusqu’à la rue Pierre-Lescot, où le marché au cresson et le marché aux pommes de terre lui parurent infranchissables. Il préféra suivre la rue Rambuteau. Mais, au boulevard Sébastopol, il se heurta contre un tel embarras de tapissières, de charrettes, de chars à bancs, qu’il revint prendre la rue Saint-Denis. Là, il rentra dans les légumes. Aux deux bords, les marchands forains venaient d’installer leurs étalages, des planches posées sur de hauts paniers, et le déluge de choux, de carottes, de navets, recommençait. Les Halles débordaient. Il essaya de sortir de ce flot qui l’atteignait dans sa fuite ; il tenta la rue de la Cossonnerie, la rue Berger, le square des Innocents, la rue de la Ferronnerie, la rue des Halles. Et il s’arrêta, découragé, effaré, ne pouvant se dégager de cette infernale ronde d’herbes qui finissaient par tourner autour de lui en le liant aux jambes de leurs minces verdures. Au loin, jusqu’à la rue de Rivoli, jusqu’à la place de l’Hôtel-de-Ville, les éternelles files de roues et de bêtes attelées se perdaient dans le pêle-mêle des marchandises qu’on chargeait ; de grandes tapissières emportaient les lots des fruitiers de tout un quartier ; des chars à bancs dont les flancs craquaient partaient pour la banlieue. Rue du Pont-Neuf, il s’égara tout à fait ; il vint trébucher au milieu d’une remise de voitures à bras ; des marchands des quatre saisons y paraient leur étalage roulant. Parmi eux, il reconnut Lacaille, qui prit la rue Saint-Honoré, en poussant devant lui une brouettée de carottes et de choux-fleurs. Il le suivit, espérant qu’il l’aiderait à sortir de la cohue. Le pavé était devenu gras, bien que le temps fût sec ; des tas de queues d’artichauts, des feuilles et des fanes, rendaient la chaussée périlleuse. Il butait à chaque pas. Il perdit Lacaille, rue Vauvilliers. Du côté de la Halle-aux-Blé, les bouts de rue se barricadaient d’un nouvel obstacle de charrettes et de tombereaux. Il ne tenta plus de lutter, il était repris par les Halles, le flot le ramenait. Il revint lentement, il se retrouva à la pointe Saint-Eustache.

Maintenant il entendait le long roulement qui partait des Halles. Paris mâchait les bouchées à ses deux millions d’habitants. C’était comme un grand organe central battant furieusement, jetant le sang de la vie dans toutes les veines. Bruit de mâchoires colossales, vacarme fait du tapage de l’approvisionnement, depuis les coups de fouet des gros revendeurs partant pour les marchés de quartier, jusqu’aux savates traînantes des pauvres femmes qui vont de porte en porte offrir des salades, dans des paniers.

Il entra sous une rue couverte, à gauche, dans le groupe des quatre pavillons, dont il avait remarqué la grande ombre silencieuse pendant la nuit. Il espérait s’y réfugier, y trouver quelque trou. Mais, à cette heure, ils s’étaient éveillés comme les autres. Il alla jusqu’au bout de la rue. Des camions arrivaient au trot, encombrant le marché de la Vallée de cageaux pleins de volailles vivantes, et de paniers carrés où des volailles mortes étaient rangées par lits profonds. Sur le trottoir opposé, d’autres camions déchargeaient des veaux entiers, emmaillotés d’une nappe, couchés tout du long, comme des enfants, dans des mannes qui ne laissaient passer que les quatre moignons, écartés et saignants.

**Analyse du texte :**

1. Quels sont les lieux traversés par le personnage ? Quelle impression d’ensemble s’en dégage ? Quels éléments du texte montrent que les Halles est un des hauts lieux de la vie parisienne à cette époque ?
2. Qu’est ce qui donne l’impression que le personnage est à bout de force ? Complétez le tableau ci-dessous qui résume les lieux écumé par Florent. Quelles sensations finissent par submerger le personnage dans sa quête urbaine ?

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Les rues parcourues par Florent | Verbes de mouvement qui traduisent sa recherche d’une sortie | Verbes et termes qui traduisent l’idée d’un labyrinthe infranchissable | Termes qui traduisent les sensations qui le submergent |
| Les trois rues du carrefour |  |  |  |
| Rue Pierre Lescot |  |  |  |
| Boulevard Sébastopol |  |  |  |
| Rue de la Cossonnerie |  |  |  |
| Rue du Pont Neuf |  |  |  |
| Du côté de la Halle aux blés |  |  |  |

1. Le quartier des Halles regorge de vie alors que le personnage qui s’y trouve confronté ne semble pas s’y retrouver. Comment expliquez-vous cette apparente contradiction ?
2. Comment comprenez-vous la phrase suivante : « […] Paris mâchait les bouchées à ses deux millions d’habitants. C’était comme un grand organe central battant furieusement, jetant le sang de la vie dans toutes les veines. Bruit de mâchoires colossales, vacarme fait du tapage de l’approvisionnement […]? Quelle est la signification de la métaphore employée ? Pourquoi Paris et les Halles se ressemblent tant ?

* **Confronter : Tous les chemins vont vers la ville…**

Extrait du recueil « Les villes tentaculaires », Emile Verhaeren.

La ville  
Tous les chemins vont vers la ville.  
  
Du fond des brumes,  
Avec tous ses étages en voyage  
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,  
Comme d'un rêve, elle s'exhume.   
Là-bas,  
Ce sont des ponts musclés de fer,  
Lancés, par bonds, à travers l'air ;  
Ce sont des blocs et des colonnes  
Que décorent Sphinx et Gorgones ;  
Ce sont des tours sur des faubourgs ;  
Ce sont des millions de toits  
Dressant au ciel leurs angles droits :  
C'est la ville tentaculaire,  
Debout,  
Au bout des plaines et des domaines.  
  
La rue et ses remous comme des câbles

Analyse :

1. Sous quelle forme géométrique la ville apparaît-elle au voyageur ? relevez des expressions qui soulignent cette vision.
2. Quel sens donnez-vous à l’utilisation de l’anaphore « c’est la ville tentaculaire » ?
3. Quels passages du poème pourraient rappeler la situation presque tragique dans laquelle se retrouve Florent (voir le premier extrait) ?
4. Tout comme les Halles, la ville d’Emile Verhaeren « grouille de vie ». Relevez dans le texte 1 des expressions qui correspondent aux passages suivants du poème :

* « Tous les chemins vont vers la ville »
* « Ses foules inextricables »
* « C’est la ville tentaculaire »
* « les mains folles, les pas fiévreux »

Noués autour des monuments

Fuit et revient en longs enlacements

Et ses foules inextricables

Les mains folles, les pas fiévreux,

La haine aux yeux.   
  
Des quais sonnent aux chocs de lourds fourgons ;  
Des tombereaux grincent comme des gonds ;  
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre  
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;  
Des ponts s'ouvrant par le milieu,  
Entre les mâts touffus dressent des gibets sombres  
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,  
Immensément, par à travers  
Les toits, les corniches et les murailles,  
Face à face, comme en bataille.  
  
Et tout là-bas, passent chevaux et roues,  
Filent les trains, vole l'effort,  
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues  
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.  
Des rails ramifiés y descendent sous terre  
Comme en des puits et des cratères  
Pour reparaître au loin en réseaux clairs d'éclairs  
Dans le vacarme et la poussière.  
C'est la ville tentaculaire

**Travail d’écriture à partir de la comparaison entre le symbolisme de Verhaeren et le naturalisme de Zola.**

(1 heure consacrée à des œuvres naturalistes et symboliques pour mieux différencier les deux mouvements)

Consigne :

*A partir de la planche de bande dessinée proposée ci-dessous, vous ferez une double description symbolique et naturaliste de la ville que le personnage observe pensivement.*

*Vous jouez le personnage de Blacksad et vous observez votre ville avec fascination et amertume.*